

# Je ne tomberai plus

Francis Levasseur

---

Numéro 93, été 2023

L'orgueil et la honte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/103435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Levasseur, F. (2023). Je ne tomberai plus. *L'Inconvénient*, (93), 20–23.

# Je ne tomberai plus

ESSAI **Francis Levasseur**

Je suis pressé, monte à grands pas vers l'étage, et manque tout à coup une marche. Ma première réaction en est une de surprise, suivie de confusion. Je peine à visualiser ce qui a bien pu se produire, comme si je m'étais retrouvé, en gesticulant, dans le nœud improbable de mes propres bras. Une douleur me ramène toutefois promptement de la brume des causes à l'évidence des effets. Je suis à plat ventre au milieu de l'escalier. S'ensuit une évaluation émotionnelle de la situation. Dans la mesure où je désire encore me rendre à l'étage, cette entrave dans mon parcours, qui me paraît tenir de l'anomalie, génère surtout un énervement, que j'entends convertir en force motrice pour reprendre mon chemin, bien que je puisse imaginer des journées moins heureuses où il aurait été tentant, du moins pour un temps, de demeurer allongé et vaincu aux abords du monde.

Mais voilà que je suis saisi d'une gêne particulière. Il y a des témoins. Et je vois maintenant ma chute à travers leurs yeux, comme si, en tant

qu'humain, j'avais ce pouvoir inusité de me déplacer dans le champ visuel de ceux qui me regardent, m'offrant à moi-même l'angle privilégié d'une appréciation extérieure. Je ressens l'urgence de me mettre à l'abri, de ramper au plus vite hors de leur vue, voire de carrément disparaître, si l'option m'était donnée. Mais qu'ai-je aperçu que je ne voyais pas de l'intérieur ?

Une personne rit, certaines s'inquiètent, d'autres font comme si de rien n'était, me contournant insensiblement comme un obstacle du monde naturel. Je sens que ma chute me vaut la pitié des autres, qui est comme un regard d'en haut, lequel s'adonne ici à être littéral. J'entends le même « pauvre lui » dans la moquerie, l'offre d'aide ou l'ignorance feinte, dont l'intention se voulait peut-être délicate, mais qui ne souligne que plus fortement que je fais peine à voir. Chez les trébucheurs, groupe auquel j'appartiens désormais mais dont je suis pour le moment le seul membre actif, j'imagine diverses réactions, mais la plus commune sera

de ressentir de la honte, dont la définition m'apparaît alors claire. Est honteux, me dis-je depuis cette position couchée qui me distingue de mes pairs, ce qui contredit la représentation que nous souhaitons que les autres entretiennent de nous-mêmes.

N'empêche qu'il est étonnant qu'une situation susceptible d'arriver à tous, sans que ce soit notre faute, comme de perdre pied sur une plaque de glace bien cachée, puisse provoquer un tel sentiment. Je remarque que, si j'avais trébuché devant des amis, même s'ils avaient ri, la honte aurait été quasi absente ; de même que si j'avais manqué une marche dans un pays étranger, où je n'ai pas mes habitudes. Tantôt la représentation de moi est à ce point lourde d'informations personnelles qu'elle n'est pas aisément renversable ; tantôt elle en est tellement dénuée qu'il n'y a rien à bousculer. Je découvre alors que ma honte exprime une forme d'appartenance, mais qui mobilise une version abstraite de moi-même, réduite au rôle dans lequel je me trouve et qui devient pour l'occasion ma définition entière, comme s'il n'y avait plus sur terre que des personnes qui montent et descendent des escaliers.

À la manière d'un phénomène médiatique, je comprends ainsi que ma chute ne m'appartient plus, qu'elle est saisie par le groupe, qu'à l'échelle de ma personne je suis enjambé par les représentations communes. Je n'ai d'autre choix que de prendre sur moi le préjugé ; il n'y aura aucune oreille sensible à la particularité d'une marche, à un problème de chaussure, au retour d'une vieille blessure. Il ne sera pas possible de personnaliser la situation au point d'en dépersonnaliser la faute, de m'inscrire dans une chaîne d'événements où je ne serais plus qu'un innocent maillon, l'entremetteur passif entre une cause et un effet. Je sens au contraire que je suis emporté par un autre régime de compréhension, qui est de l'ordre de l'évaluation morale, qui se mesure non pas en nous-mêmes, dans l'intimité de notre vie biographique, mais par l'écart entre notre conduite et celle qui est attendue, comme s'il en allait d'une expression condamnable ou louable de notre libre arbitre.

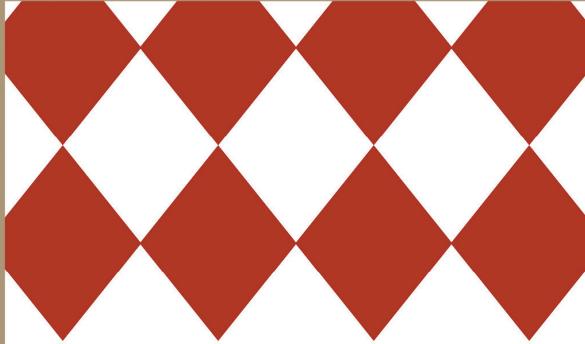
En trébuchant, j'apparaîs aux autres comme doublement ridicule, non seulement parce qu'en dépit de ma vaste expérience dans l'usage de mes jambes, je faillis dans la gestion la plus élémentaire de ma locomotion, mais plus encore parce que, dans mon effort instinctif pour en corriger la maladresse, je suis corporellement illisible ; mes gestes ont

l'inélégance baroque des mouvements non pratiqués et, comme ces robots qui subissent un court-circuit, je paraît activer pêle-mêle l'ensemble de mes fonctions primaires. Au milieu de l'escalier, je me retrouve ainsi dans une pénible nudité, non pas la mienne à proprement parler, mais celle du groupe, que j'expose par ma déconvenue ; je suis le corps nu de chacun qu'on ne devait pas voir, la gaucherie native sous le corset social. Mais parce que je suis une possibilité refoulée, je sens que mon humiliation est la traduction émotionnelle d'une mécanique de toilettage, de redressement individuel et de pédagogie collective. La fiction de ma culpabilité permet aux autres de dénier en eux-mêmes, puis de projeter sur ma personne, le péché de tomber dont ils peuvent dès lors se laver, tout comme elle rappelle, pour en conserver l'harmonie, la morale du monde de l'escalier ; je suis la fausse note humiliée qui incite à jouer juste et garde l'orchestre à l'unisson.

Ma chute est une croix au nom du bien commun, me dis-je avec un peu de soulagement. Mais le regard amusé d'un enfant, pour lequel je semble, de la hauteur récemment acquise de ses courtes jambes, à un stade de développement inférieur, coupe court à ce sentiment. Et il me revient à l'esprit que l'être sacrifié sur la colline entendait plutôt dénoncer le monde de l'escalier. Certes, en prenant sur lui la chute d'autrui, il en prolongeait la logique de bouc émissaire, mais, révélé à tous non seulement comme une victime, mais qui plus est comme le fils de Dieu, il exposait par l'hyperbole l'injustice violente au cœur de l'ordre social. Par une dose raisonnable de honte, justement, il rappelait avec prudence, sans abolir le système des marcheurs, qu'il y a derrière celui qui trébuche possiblemement un être divin, à tout le moins un double de soi qu'on traite mal.

J'ignore les rires, décline poliment l'aide proposée et entreprends de me relever. Me vient alors une définition de l'orgueil qui est comme un rebond à la honte. Est orgueilleux, me dis-je en reprenant ma montée vers l'étage, ce qui contredit par la fierté la représentation inférieure que nous craignons que les autres entretiennent de nous-mêmes. Et c'est avec une vigilance nouvelle que je constate combien il est complexe, en vérité, de mettre un pied devant l'autre lorsqu'on prend consciemment les commandes, que l'on passe pour ainsi dire en mode manuel, ce qui fait même découvrir toute l'agilité apprise d'un orteil à l'atterrissement. Je tente

# LA COLLECTION L'INCONVÉNIENT



## Le cabinet de Barbe-Bleue

THOMAS  
O. ST-PIERRE

L'INCONVÉNIENT | LEMÉAC

*Le cabinet de Barbe-Bleue  
est pour moi une chose  
incroyablement précieuse,  
un talisman aux pouvoirs  
alchimiques, qui ouvre des  
portes insoupçonnées :  
une métaphore.*

LEMÉAC

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec



Conseil des arts  
du Canada  
Canada Council  
for the Arts

de me conduire comme si tout était normal, que rien ne m'était arrivé, mais en moi-même je me sens à la fois minuscule et gigantesque. Physiquement, je suis replié sur ma propre personne, je peine à exister, n'occupe aucun espace, mais, spirituellement, je prends au contraire toute la place, je suis dans l'esprit de chacun, je joue sur toutes les chaînes. Je suis la personne la moins valable de l'univers, mais j'en forme pourtant la préoccupation centrale et je m'abîme avec le monde entier dans l'infinitésimal devenu visible de mes gestes. Je presse suffisamment le pas pour échapper à ceux qui m'avaient remarqué, mais je me garde de dépasser les autres qui m'avaient ignoré, cherchant plutôt une place dans l'entre-deux anonyme d'une nouvelle cuvée de marcheurs. Passé la dernière marche, je constate avec étonnement le retour progressif à mes dimensions normales ; reprenant la part de moi qui était sous l'emprise des autres, qui passait par le détour de leur regard, je recommence à m'appartenir.

J'attends le sommeil. Je n'avais pas repensé à l'incident de l'escalier, mais voilà qu'il me revient. Je vois que je trébuche, mais cette fois mentalement ; je ne cesse de manquer et manquer cette même marche. Le choc traverse ma mémoire et résonne avec divers souvenirs, que je découvre douloureusement comme autant de marches manquées, et dont le retour de son amplifie la scène de l'escalier, qui devient le symbole assourdissant d'un sentiment plus global d'échec. Il m'était apparu que la honte, comme produit social, n'exigeait pas au préalable une représentation négative de soi, qu'il en allait d'une expérience courante et temporaire, se dissipant le plus souvent avec la logique de groupe qui l'avait induite ; mais je remarque qu'il en existe une version plus trouble, où il ne s'agit pas seulement d'être exposé à l'intérieur d'un groupe, mais également d'être confirmé à soi-même par ce dernier, ce qui donne tout son sens à l'expression prendre quelque chose personnel. À cette marche qui revient et que je manque anxieusement, je sens qu'il me faut réagir, qu'il en va de ma survie, et, comme n'importe quel animal face au danger, je perçois instinctivement deux options, fuir ou me battre.

C'est du bas de ma marche que je me surprends à regarder l'escalier de haut. Ce n'est pas que je ne peux le gravir, non, c'est plutôt que je ne le veux pas, qu'il me paraît répréhensible de le faire, indigne de mes valeurs. Non seulement je juge absurde la dépense

d'énergie que cela exigerait, mais l'escalier me paraît aussi odieusement favoriser les bien-portants, rejouer dans un huis clos d'angles droits les mécanismes cruels de la sélection naturelle. À sa logique de roi de la montagne, qui nous ramène moralement en arrière, j'oppose non pas l'escalier mécanique, dont les pannes soudaines relancent sans crier gare le concours du plus apte, mais bien l'égalitarisme calme et élevé de l'ascenseur, qui n'exige physiquement de nous qu'un peu de patience et qui est la vision du déplacement sublimé par le génie humain, dont le dernier stade de libération du corps sera l'ubiquité divine.

C'est du bas de ma marche que je me surprends à regarder l'escalier de haut. Non seulement je vais le gravir, oui, mais je le ferai comme personne auparavant, dans une ascension impeccable, merveilleuse, qui humiliera au passage les autres marcheurs dont la montée semblera par comparaison tenir de la chute. Je brillera par ma coordination, ma cadence, la finesse étudiée de mes gestes, arrêtant cette fois d'admiration mes semblables. J'imagine même un moment où, comme tout outil parfaitement ajusté à sa fin, j'atteindrai une sorte d'invisibilité, de béatitude, que l'escalier et moi ne ferons plus qu'un, une chose complète, que je serai à la fois le sommet et la fin de l'escalier, qu'après moi il n'y aura d'une certaine manière plus de marches à monter.

Mais je sens, dans un cas comme dans l'autre, que quelque chose cloche, qu'en sourdine une panique persiste. Au lieu de s'abolir, le monde de l'escalier paraît se désenclaver, s'étendre à la moindre dénivellation de terrain et se glisser partout sous mon pied. Il me faut à terme rejeter avec dédain tout mouvement ou l'exécuter avec un utopique brio, et je constate que je suis dans une impasse, comme si, pour éteindre un incendie, je n'avais en fait que géré l'accumulation toujours grandissante de fumée. C'est qu'en refusant de tomber, et plus encore en me contre-identifiant à cette possibilité que je ne laissais plus qu'aux autres, je l'ai rendue pour moi-même plus inadmissible encore et j'en ai gonflé artificiellement la honte potentielle jusqu'à rendre traumatisante tout manquement ordinaire à mon équilibre. Je croyais que j'avais, pour me sauver, décidé de fuir ou de me battre, mais je m'aperçois que je ne me suis retrouvé à faire ni l'un ni l'autre, que j'ai figé sur place.

L'orgueil m'était apparu comme une compensation passagère du sentiment d'être vu comme inférieur, mais je découvre qu'il en existe également une version plus trouble, lorsque la honte s'installe en nous, qu'elle n'est plus contextuelle. Tout se passe comme si j'avais intériorisé le monde de l'escalier, que j'avais adopté à mon sujet le regard des autres marcheurs et que, devenu intolérant à une partie de moi, je m'étais enfermé dans la boucle d'une réaction auto-immune. Je comprends que la manière même dont je tentais de réduire l'écart en moi-même ne conduisait qu'à le creuser davantage, qu'à me faire tomber de plus haut ; incapable de me voir à la première marche, je devais me pré-tendre à la dernière et ne pouvais plus que manquer celle devant moi. Je voulais éviter de trébucher, mais je vois que je ne me suis jamais relevé, seulement agité autour de ma chute.

Il n'y a personne, je suis seul, comme en apesanteur, je flotte dans le temps arrêté de l'entre-deux marches. J'espère qu'un jour je viendrai me chercher, que je trouverai la route vers moi-même, que je comprendrai que, pour remonter le temps, pour corriger le passé, il n'y aura pas d'autre moyen que de descendre dans l'erreur à venir, de ne pas alors me détourner de la honte, mais d'en prendre avec humilité le chemin. Est humble, me dis-je en me voyant m'aider à me relever, celui qui accepte sa chute et, ce faisant, ne se laisse pas lui-même tomber. ■

Francis Levasseur est psychologue en bureau privé et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de l'essai *L'espace de la relation. Essai sur les bureaux de psychologues* (Varia, 2020).